



SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT  
FONDÉE EN 1898

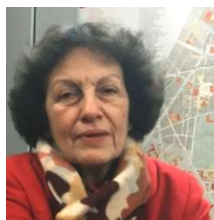
## LA LETTRE D'INFORMATION

N° 57 – FÉVRIER 2026

VISITEZ NOTRE SITE : <https://www.sh6e.com/>

### MOT DE LA PRÉSIDENTE

Claire Béchu



Chères et chers sociétaires,

Voici le programme des activités et lectures du mois de février.

La conférence mensuelle va nous permettre de (re)découvrir le sculpteur d'origine biélorusse Ossip Zadkine (1888-1967) qui a habité et travaillé pendant quarante ans au cœur de notre arrondissement, partageant sa vie avec la peintre Valentine Prax.

C'est à cette dernière que l'on doit la transformation de leur atelier-maison en musée.

### ACTIVITÉS

### CONFÉRENCES À VENIR



**Jeudi 12 février à 18h00 précises**

#### AUX ORIGINES DU MUSÉE ZADKINE RUE D'ASSAS : OSSIP ZADKINE ET LE VI<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT

PAR CÉCILIE CHAMPY-VINAS, CONSERVATRICE EN CHEF DU PATRIMOINE, DIRECTRICE DU MUSÉE ZADKINE

Le sculpteur Ossip Zadkine (1888-1967) a vécu rue d'Assas au cœur du VI<sup>e</sup> arrondissement pendant quarante ans. Il s'installe rue d'Assas en 1928, dans une petite maison-atelier.

L'artiste, qui a connu l'âge d'or du quartier Montparnasse, lui est resté fidèle sa vie durant à la différence de nombreux « Montparnos ».

Cet attachement explique la décision de préserver la maison-atelier dans laquelle il vécut et de la transformer en musée en 1982 grâce au legs de sa femme, la peintre Valentine Prax.

Illustration : La façade et le jardin du musée Zadkine aujourd'hui. © Pierre Antoine

*Les conférences ont lieu en mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement, et durent environ une heure. Entrée libre, sans réservation.*

### ACTIVITÉS

### CONFÉRENCES À VENIR



**Jeudi 12 mars à 18h00 précises**

#### L'ÉNIGMATIQUE SÉJOUR DE NESLE ET SA POSTÉRITÉ : UNE PLONGÉE DANS LES SOURCES

PAR PATRICK LATOUR, ADJOINT AU DIRECTEUR DES BIBLIOTHÈQUES DE L'INSTITUT, CHARGÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE MAZARINE,  
ET VALENTINE WEISS, RESPONSABLE DU CENTRE DE TOPOGRAPHIE PARISIENNE (ARCHIVES NATIONALES),  
CHERCHEUSE ASSOCIÉE AU CNRS

Si l'histoire de l'hôtel de Nesle est bien connue, celle du séjour du même nom, extérieur à l'enceinte et détruit en 1411, l'est beaucoup moins : localisation exacte, nature et destination du bâti.

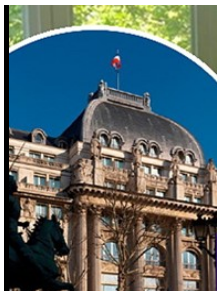
Loti après 1530, le lieu est ensuite occupé, au sud, par l'éphémère hôtel de la reine Marguerite et, au nord, par le futur hôtel de La Rochefoucauld, détruit au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Archives, plans et illustrations contribuent à retracer l'évolution de cet îlot et de ses prestigieux occupants.

Illustration : Plan de Mérian (détail), 1615. Archives nationales, N/III/Seine/1510

*Les conférences ont lieu en mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement, et durent environ une heure. Entrée libre, sans réservation.*

## ACTIVITÉS

## DÎNER ANNUEL



Mardi 17 mars

### DÎNER ANNUEL AU RESTAURANT DU CERCLE NATIONAL DES ARMÉES

Poursuivant une tradition bien établie, nous aurons le plaisir de nous retrouver de façon conviviale à notre dîner annuel.

À cette soirée amicale et sympathique vous pouvez, comme d'habitude, inviter des amis qui ne seraient pas membres de notre Société.

*Soirée amicale des adhérents (qui recevront un formulaire d'inscription), et de leurs invités.*

## ACTIVITÉS

## VISITE



### Maison Saint-Sulpice

Jeudi 19 mars

#### VISITE COMMENTÉE DE LA MAISON SAINT-SULPICE

Visite organisée par Alain Auzemery

Un lieu bien caché, avec plus de 380 ans d'histoire.

Ce séminaire, construit en 1642, a joué un rôle central dans la formation du clergé parisien sous l'égide de Jean-Jacques Ollier fondateur de la compagnie des prêtres de Saint-Sulpice.

Avec son architecture élégante et ses vastes jardins, la Maison Saint-Sulpice est un véritable joyau caché au milieu de la capitale. Ce bâtiment historique, à l'origine conçu pour former les prêtres de la paroisse Saint-Sulpice, est également un témoignage vivant de l'influence religieuse et culturelle de l'époque.

Aujourd'hui, la Maison continue de rayonner par ses activités spirituelles et culturelles, tout en préservant son charme d'antan. Dans la chapelle construite en 1910 dans le style néo roman se trouve « La descente du Saint-Esprit sur les Apôtres » œuvre de Charles Lebrun vers 1650.

Sources : Maison des prêtres Saint-Sulpice

*Visite réservée aux membres à jour de leur cotisation, qui recevront un formulaire d'inscription.*

## ACTIVITÉS DES TIERS

## EXPOSITION



### Faculté de pharmacie de Paris

Du 2 au 13 février

#### LA THÉRIAQUE, DE L'EMPEREUR NÉRON AU PRÉSIDENT FALLIÈRES : UN REMÈDE BIMILLÉNAIRE

EXPOSITION ORGANISÉE PAR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA PHARMACIE (S.H.P.) ET LE MUSÉE FRANÇOIS TILLEQUIN

La Thériac est un remède bimillénaire. Ce médicament, composé d'environ 80 substances, fut inventé, à partir du Mithridate, antidote de formule complexe, par un médecin de l'Empereur Néron, au premier siècle et ne fut retiré de la pharmacopée qu'en 1908, époque où Armand Fallières présidait la III<sup>e</sup> République.

Le célèbre Galien, la préparait lui-même pour l'Empereur Marc-Aurèle, qui en faisait un usage très fréquent, ce qui, compte-tenu de sa teneur en opium, n'est pas sans poser quelques questions sur une éventuelle addiction.

Emblématique, elle fut souvent imitée, ce qui obligea les apothicaires à réagir en réalisant des préparations publiques. Les progrès scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle lui ôtèrent toutefois toute crédibilité et elle disparut à l'occasion de la publication de la Pharmacopée Française de 1908.

C'est cette longue épopée pittoresque que l'exposition va tenter d'illustrer.

*Entrée libre du 2 au 13 février, de 10 h à 17 h 30, dans les Salons du Doyen de la Faculté. 4 Av. de l'Observatoire, 75006.*



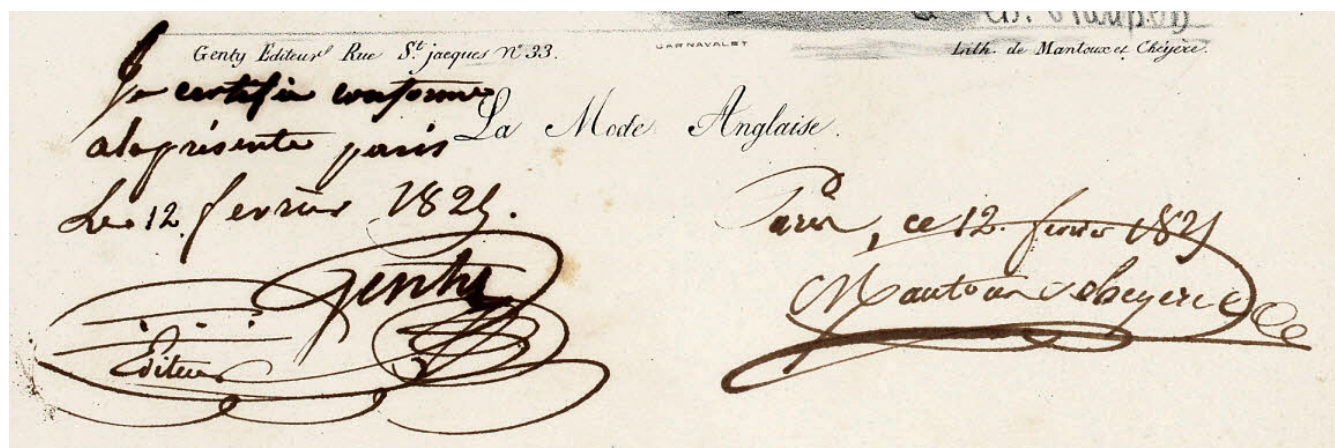
### Rue du Paon-Saint-André (3/3)

#### Deux imprimeurs-lithographes

Étienne Mantoux

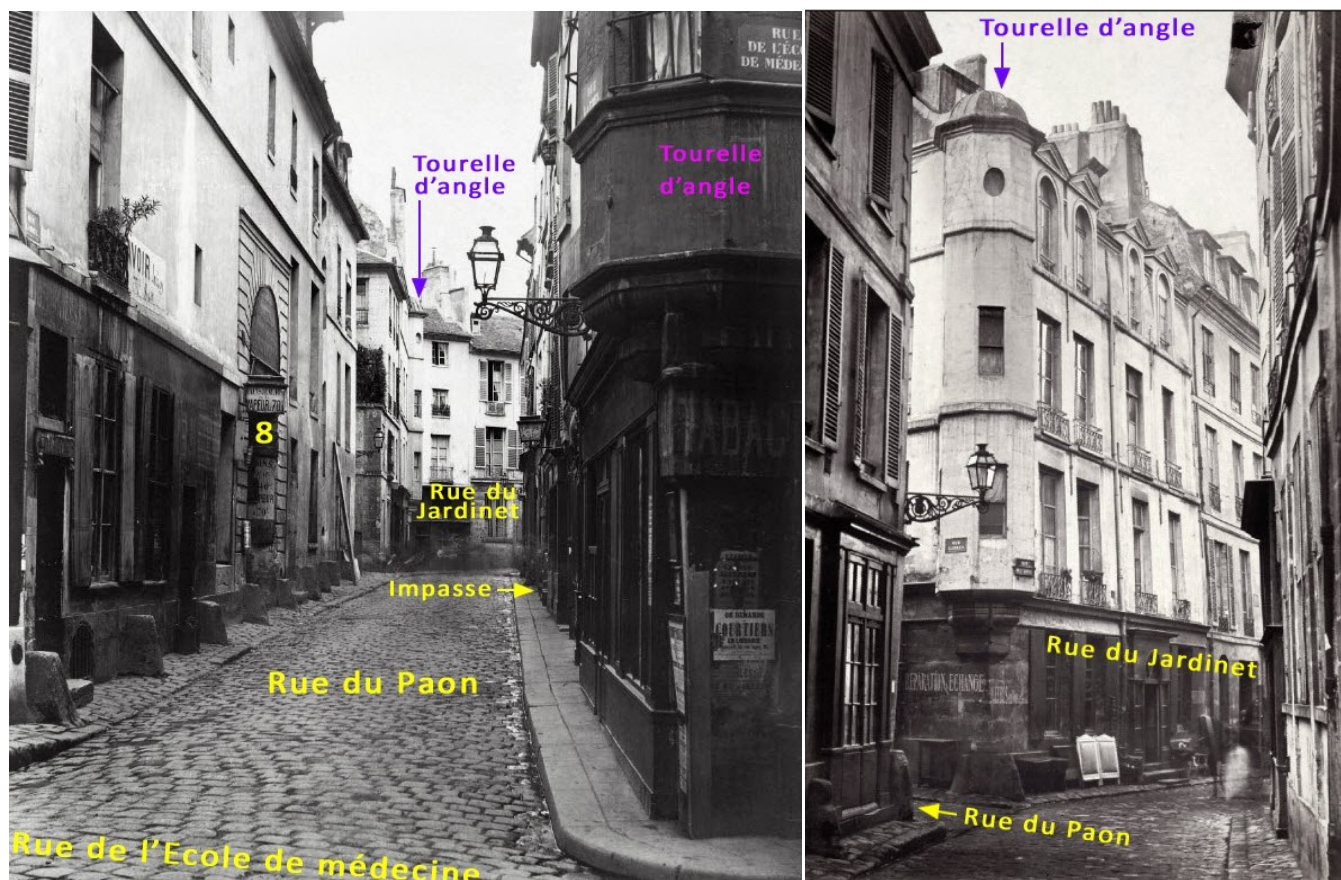
Dans l'*Almanach du commerce* apparaît en 1825, à la rubrique *Imprimeurs-lithographes*, « Mantoux, dépôt de pierres de Belley et de Munich, 1 rue du Paon-Saint-André ». Dans celui de 1827, l'activité s'est élargie : « Mantoux, du Dauphin, expédie tous les objets nécessaires à la lithographie, dépôt de pierres de Munich, 1 rue du Paon-Saint-André ». En 1829, il a franchi une nouvelle étape : « Mantoux (raison sociale Mantoux et Gudin), imprimeur ordinaire du Dauphin, dépositaire des nouvelles presses cylindriques de François jeune et Benoît, de leur tour à dresser les pierres, dépôt de pierres de Munich, éditeur des *Batailles d'Alexandre*, de l'*École de village*, etc, expédie tous les objets nécessaires à la lithographie ».

Étienne Mantoux est né le 17 avril 1791 à Leynes, petite commune située sur les collines viticoles du Beaujolais, à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Mâcon. Après avoir occupé divers emplois à Mâcon, il travaille à la préfecture de police de Paris. Intéressé par l'imprimerie, il collabore avec Alexandre Chéyère, titulaire depuis 1821 d'un brevet d'imprimeur-typographe et établi rue de l'Éperon. Celui-ci ouvre en janvier 1824 une seconde boutique à deux pas, 1 rue du Paon-Saint-André, pour installer une presse acquise auprès d'un autre lithographe, Pierre Sudré<sup>30</sup>. Le 1<sup>er</sup> juin 1824, Mantoux obtient à son tour son brevet d'imprimeur-lithographe en succession d'Edme-Jean-Louis Guyot, qui a fait faillite et dont il rachète également le fonds de commerce. Chéyère ayant migré rue Pierre-Sarrazin, Mantoux reste seul rue du Paon-Saint-André. En 1829, il prend pour associé un de ses ouvriers, Charles-Gustave Gudin. La même année, il est nommé « imprimeur de Monseigneur le Dauphin »<sup>31</sup>.

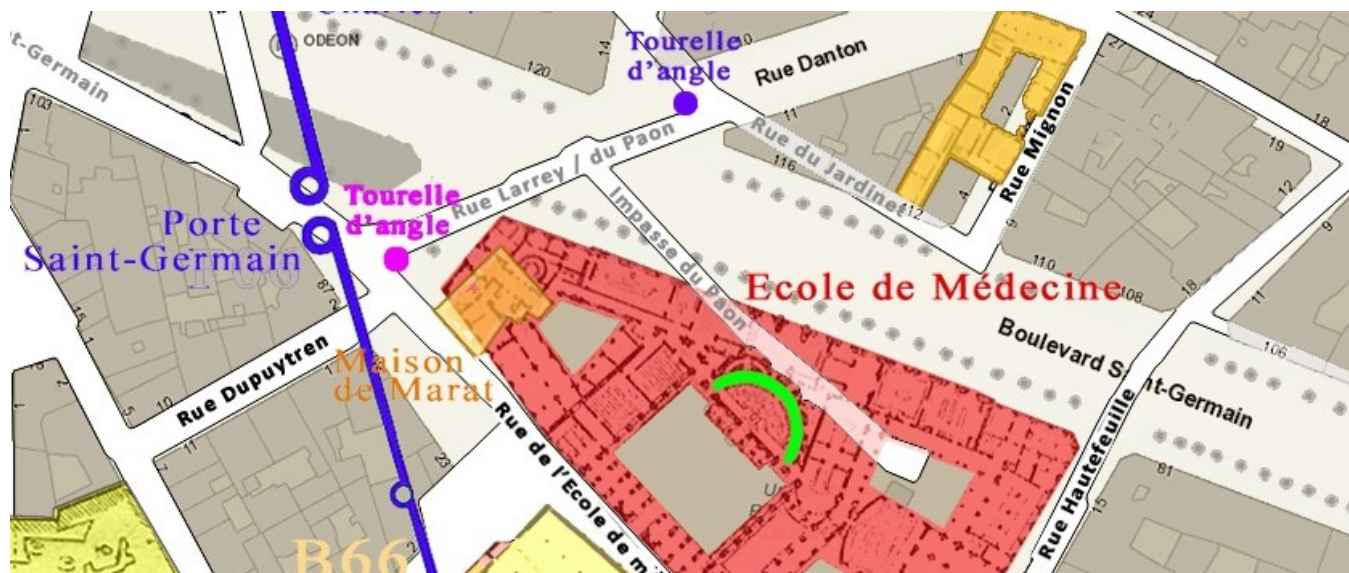


Certificat de conformité d'une lithographie de Mantoux et Chéyère, signé par les auteurs et l'éditeur Genty.  
Parismuséescollections.

Pour accroître ses profits, il développe des activités qu'on qualifierait aujourd'hui de dérivées. Il tient ainsi un dépôt de pierres de Munich, matériau calcaire, tendre et lisse, se prêtant particulièrement bien à la reproduction par lithographie. Il distribue également à Paris les presses lithographiques à cylindre conçues par Claude-Marie-Aristide François et Edme-Michel Benoît et brevetées en 1827.



La rue du Paon vers 1866, à gauche vue de la rue de l'École de médecine, à droite vue de la rue du Jardin. Elle était flanquée de deux tourelles d'angle (voir le plan ci-après). Photographies de C. Marville, doc. Vergue.com.



Esprit inventif, il contribue à l'amélioration des techniques de reproduction. Ainsi met-il au point en 1835, pour la Banque de France, un procédé empêchant la fabrication frauduleuse de faux billets. Il en sera remercié par la croix de chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur<sup>32</sup>. Ses découvertes reçoivent plusieurs récompenses : en 1832, médaille d'or de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, pour l'encre lithographique en bâton ; en 1833, mention Honorable à l'Exposition des produits de l'Industrie, pour une machine à graver ; en 1834, deux médailles de bronze à la dite Exposition, pour un papier et une encre spécifique au procédé de reproduction par autographie<sup>23 34</sup>. En 1829 est publié un *Traité complet de la lithographie*, écrit en 1829 par le chimiste Alphonse Chevallier et l'imprimeur-lithographe Pierre

Langlumé, auquel Mantoux a contribué sous forme de notes témoignant de son haut niveau de connaissances pour tout ce qui concerne les aspects techniques de son art.

Selon certaines sources<sup>35</sup>, il se serait retiré des affaires en 1846, se consacrant à une fonction bénévole de « régisseur du droit des indigents sur les spectacles ». De fait, on ne trouve plus d'imprimeur-lithographe au n°1 de la rue du Paon-Saint-André à compter de cette date. Il figure encore en 1853 dans l'*Almanach Bottin*, mais en tant que particulier, au n°21 de la rue des Marais-Saint-Germain (devenue rue Visconti), où il décède le 1<sup>er</sup> avril 1856. Son brevet d'imprimeur-lithographe est transmis le 6 mai 1856 à Gaspard Auray, papetier établi rue Quincampoix.

### *François Delarue*

Comme pour donner raison à Aristote pour qui la nature avait horreur du vide, au moment où disparaît Mantoux, s'installe presque en face, au n°8, dans ce qui avait été jadis l'hôtel de Tours, un autre imprimeur-lithographe, Jean-Baptiste François Delarue. Né en 1813 en Normandie, c'est à l'origine un marchand d'estampes installé 88 rue Jean-Jacques Rousseau. Homme d'affaires avisé, il se met à acquérir les pierres des artistes dont il distribue les œuvres, qu'on a pu évaluer à plus de 1100 pièces. Pour réduire les frais d'impression, il décide de réaliser lui-même les tirages et obtient un brevet d'imprimeur-lithographe. Il monte son imprimerie, tout en gardant sa boutique rue Jean-Jacques Rousseau.

Il vise une clientèle très diversifiée et couvre tous les genres : tirages en noir ou en couleur, portraits ou paysages, sujets militaires, historiques ou religieux, reproductions de tableaux célèbres, illustrations d'œuvres littéraires<sup>36</sup>. L'*Annuaire du commerce* le mentionne pour la première fois en tant qu'imprimeur-lithographe rue Larrey en 1857 et ce sera le cas jusqu'à la disparition de la rue en 1876.

## **La Marmite**

Les paroisses et les congrégations religieuses ont longtemps assuré seules l'assistance aux déshérités. La loi du 25 mai 1864, voulue par Napoléon III, marque un tournant décisif en la matière. Supprimant le délit de coalition, elle ouvre la voie à la création de syndicats défendant les intérêts des travailleurs et de structures philanthropiques dans le domaine de l'éducation, de la santé ou des secours matériels. Ainsi le relieur Eugène Varlin, dont l'atelier se trouvait 33 rue Dauphine et qui était membre du bureau parisien de la 1<sup>ère</sup> Internationale créée le 28 septembre 1864 à Londres, fonde le 1<sup>er</sup> mai 1866 la *Société civile d'épargne et de crédit mutuel des ouvriers relieurs de Paris*. Sensible à la précarité matérielle de la classe ouvrière il complète cette initiative par la création à la fin de cette même année 1866 d'une « société civile d'alimentation », *La Ménagère*, coopérative d'achat permettant à ses adhérents de s'approvisionner au meilleur prix et dont le siège se situait 21 rue Saint-Jacques.

Fort du succès de cette dernière, Varlin ouvre une « cuisine coopérative », *La Marmite*, dont les statuts sont adoptés en assemblée générale le 19 janvier 1868. L'article 3 des statuts stipule que « la société a pour but de fournir au prix de revient, à tous les sociétaires, une nourriture saine et abondante à consommer sur place ou à emporter ». La direction en est confiée à une relieuse, la bretonne Nathalie Le Mel, qui deviendra bientôt l'une des figures de proue de la Commune. Parmi les 9 sociétaires fondateurs, figurent ses amis relieurs : son frère Louis-Benjamin, Nathalie Le Mel, Just Boullet, Léon Gouet, Florian Rifflet et Alphonse Delacour. Cinq habitent le XI<sup>e</sup> arrondissement ancien (à peu près le VI<sup>e</sup> actuel, amputé de sa partie occidentale, mais prolongé à l'est jusqu'à la rue Saint-Jacques) : Varlin, Boullet (16 rue Galande), Gouet (33 rue Saint-André-des-Arts), Rifflet (12 rue Grégoire-de-Tours) et Delacour (10 rue de la Parcheminerie).

La section parisienne de l'Internationale avait été poursuivie en justice à la fin de l'année 1867 et son bureau avait dû démissionner. Varlin en devint alors le principal dirigeant, ce qui lui valut à son tour d'être inquiété et condamné en mai 1868 à 3 mois de prison à Sainte-Pélagie. De ce fait le démarrage opérationnel de *La Marmite* fut différé jusqu'à sa libération. Elle ouvrit d'abord dans un local exigu au n°34 de la rue Mazarine et fonctionna de façon artisanale. La cuisine était préparée par la propre femme de Delacour, elle-même relieuse. Le bail ne fut pas renouvelé et, au bout de six mois, *La Marmite* s'installa

dans un local mieux adapté, 8 rue Larrey, dans l'ancien hôtel de Tours, décidément voué à accueillir les activités les plus variées.

Dans son blog *La Commune de Paris*, Michèle Audin, s'appuyant sur le « calepin des propriétés bâties » conservé aux Archives de Paris<sup>37</sup>, a pu situer très précisément *La Marmite* dans l'immeuble de la rue Larrey : elle occupait le deuxième étage du bâtiment au fond de la cour et se composait de « quatre pièces « à feu » (c'est à dire avec cheminées), dont l'une sert de cuisine ». C'était aussi un lieu de rencontres et d'échanges ; on pouvait y lire les journaux, en contrepartie d'une cotisation hebdomadaire de 20 centimes, donnant accès à six quotidiens et plusieurs hebdomadaires.



**Le fond de la cour du 8 rue Larrey fin XIX<sup>e</sup>.  
Photographie de Pierre Emonts, Parismuséescollections.**

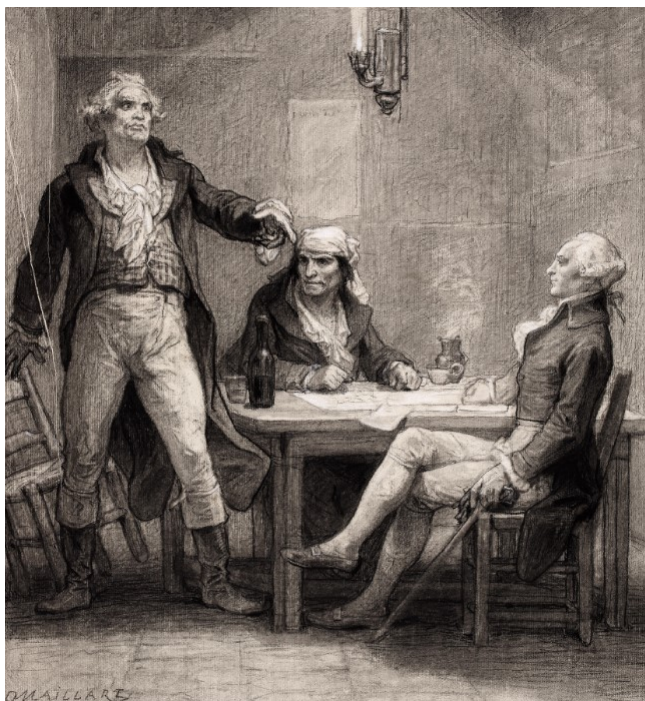
Ce fut un succès. Au 1<sup>er</sup> semestre 1870, on servait environ 200 couverts par jour. Vu l'affluence, il fallut ouvrir d'autres établissements, dans le 14<sup>ème</sup>, rue du Château, dans le 4<sup>ème</sup>, rue des Blancs-Manteaux, et dans le 17<sup>ème</sup>, rue Berzélius. Il en était prévu une douzaine d'autres, mais la guerre vint interrompre ce bel essor. Les restaurants restèrent ouverts pendant le siège, fonctionnant tant bien que mal, mais la chute de la Commune signa la fin de l'entreprise<sup>38</sup>.

L'alsacien Charles Keller, industriel, poète et militant révolutionnaire, a fréquenté *La Marmite*. Il en a livré, 50 ans plus tard, un souvenir pittoresque<sup>39</sup> où les convictions intactes de l'auteur et le temps passé ont peut-être légèrement enjolivé la réalité : « On y prenait des repas modestes, mais bien accommodés et la gaieté régnait autour des tables. Chacun allait chercher lui-même ses plats à la cuisine et en inscrivait le prix sur la feuille de contrôle qu'il remettait avec son argent au camarade chargé de le recevoir. Généralement, on ne s'attardait pas et, pour laisser la place à d'autres, on s'en allait après avoir satisfait son appétit. Parfois, cependant, quelques camarades plus intimes prolongeaient la séance, et l'on causait.

On chantait aussi. Le beau baryton Alphonse Delacour nous disait du Pierre Dupont, le *Chant des Ouvriers*, la *Locomotive*. La citoyenne Nathalie Le Mel ne chantait pas, elle philosophait et résolvait les grands problèmes avec une simplicité et une facilité extraordinaires ».

## La rue du Paon-Saint-André dans la littérature

Curieusement la rue du Paon-Saint-André n'a guère inspiré les romanciers, à l'exception notable de Victor Hugo. Dans son *Quatre-vingt-treize*, il y situe, sans nommer une quelconque enseigne, le cabaret où il fait se retrouver Minos, Éaque et Rhadamante, les trois juges qui, dans la mythologie grecque, composaient le tribunal des Enfers chargé de statuer sur le sort éternel des humains décédés, et derrière lesquels on reconnaît les silhouettes de Robespierre, Danton et Marat :



Le cabaret de la rue du Paon, illustration de Diogène Maillart pour *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo, 1876, Maison de Victor Hugo, Parismuséescollections.

« Il y avait rue du Paon un cabaret qu'on appelait café. Ce café avait une arrière-chambre. C'était là que se rencontraient parfois, à peu près secrètement, des hommes tellement puissants et tellement surveillés qu'ils hésitaient à se parler en public ».

Bien que l'endroit fût judicieusement choisi par le romancier, à quelques mètres des domiciles de Marat (au bout de la rue) et de Danton (guère plus loin, impasse du Commerce), on ignore si un tel établissement se tenait vraiment à cette adresse sous la Révolution.

Que ceux de nos lecteurs qui, au détour d'un roman, verrait apparaître la rue du Paon-Saint-André, aient l'amabilité de nous le signaler et de contribuer ainsi à enrichir cette chronique !

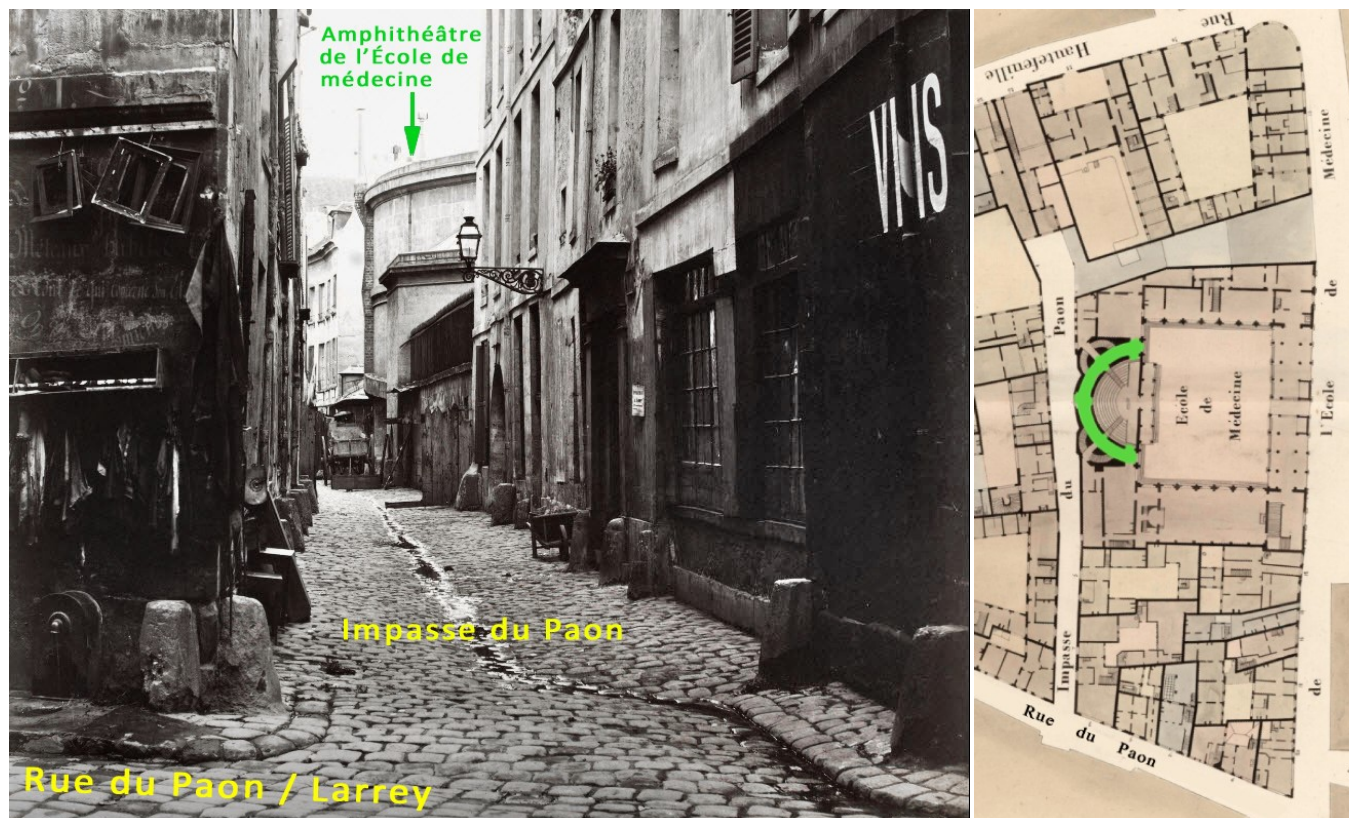
## Impasse ou cul-de-sac du Paon-Saint-André

Laquelle ne peut se clore sans évoquer la voie qui, à peu près au milieu de la rue du Paon-Saint-André<sup>40</sup>, s'ouvrait vers le sud-est en direction de la rue Hautefeuille. On la voit représentée sur les anciens plans de Paris sous le nom de *Cul-de-sac du Paon*. Son tracé longeait le nord de l'actuel amphithéâtre de la faculté de Médecine et venait buter sur l'arrière des maisons du côté ouest de la rue Hautefeuille, n<sup>os</sup> 24 et 26.

Il figure également sur le plan du cadastre de Paris par îlot (1810-1836)<sup>41</sup>, cette fois-ci sous le nom d'*impasse du Paon* : on y distingue nettement, sur le trottoir sud, la forme arrondie de l'amphithéâtre. Cette forme arrondie est également visible sur une photographie de Charles Marville datée de 1866.

Ce ne fut pas toujours une impasse. Jusqu'à la fin du 16<sup>ème</sup> siècle elle rejoignait la rue Hautefeuille et s'appelait *ruelledes Archevêques de Reims* ou *ruelle de l'hôtel de Reims*, dont la principale entrée s'y trouvait d'ailleurs, sur le trottoir nord-est<sup>42</sup>. Dans les années 1590, le premier président du Parlement de Paris, Jean Le Maistre, accorda à l'archevêque de Reims l'autorisation de « disposer du sol de la ruelle du

Paon, à son extrémité orientale, pour y faire bâtir une *granche* [grange], ainsi que des écuries » : la ruelle du Paon devint un cul-de-sac<sup>43</sup>.



L'impasse du Paon vue du la rue du Paon / Larrey. Photographie de C. Marville, c. 1866, prise vers le sud-est, doc. Vergue.com. On y reconnaît bien l'arrière de l'amphithéâtre de l'École de médecine, surligné en vert sur les plans. À droite un détail du plan du Cadastre de Paris par îlot (1810-1836), Archives de Paris, le nord est à gauche.

Curieusement, l'impasse garda administrativement sa dénomination quand en 1851 la rue du Paon-Saint-André devint la rue Larrey. Dans la pratique il ne manque pas de photographies ou d'illustrations qui la représentent avec pour légende *impasse Larrey*. Cela ne l'empêcha pas de connaître ensuite le même sort que sa voisine.

Jean-Pierre Duquesne

30 et 31 BnF, Catalogue général, notice individuelle.

32 Cette distinction ne figure pas dans la base de données en ligne *Leonore*.

33 L'autographie est un procédé dérivé de la lithographie

34 *Dictionnaire des imprimeurs-lithographes du XIX<sup>e</sup> siècle*, Édition en ligne de l'École des Chartes.

35 BnF, Catalogue général, notice individuelle.

36 *Dictionnaire des imprimeurs-lithographes du XIX<sup>e</sup> siècle*, Édition en ligne de l'École des Chartes.

37 Archives de Paris, cotes DIP4 615 et 714.

38 Françoise Bazire et Éric Le Bouteiller, *La Marmite, une société civile d'alimentation*, in *Les Amies et Amis de la Commune de Paris 1871*, blog en ligne en date du 30 avril 2024.

39 Charles Keller, *Un souvenir de La Marmite*, in *La Vie ouvrière*, 5<sup>ème</sup> Année – N° 87, 5 mai 1913.

40 On peut situer l'endroit au milieu de la chaussée du boulevard Saint-Germain, à l'aplomb de la rue Danton..

41 Archives de Paris, cote F/31/94/20, 42<sup>e</sup> quartier École de Médecine, îlots n°22 et 23.

42 Félix et Louis Lazare, *Dictionnaire administratif et historique des rues et monuments de Paris*, Paris, Bureau de la revue municipale, 1855.

43 Adolphe Berté, *Topographie historique du Vieux Paris, Région occidentale de l'Université*, p. 378, 379 et 495, Paris, Imprimerie nationale, 1887.